

prêtant l'oreille aux soupçons les plus monstrueux et capable de tout ce que la peur peut inspirer de cruel et de sanguinaire, elle avait le génie raffiné de Machiavel et la sceptique lâcheté de l'Italie des Médicis avant l'aurore de la renaissance chrétienne. Elle commença par accorder aux huguenots le droit de réunion et la liberté de leur culte. Ils en profitèrent pour suivre avec plus d'activité que jamais l'exécution de leurs vastes desseins. De leur côté, les catholiques se tenaient sur une inquiète et forte défensive. Chacun comptant sur la reine, son indécision seule suffisait à maintenir encore quelque temps l'équilibre des partis que le brave Guise avait désespéré de réconcilier; mais de cette trêve momentanée il y avait loin à la paix des cœurs et à la tolérance rêvée par l'honnête l'Hôpital. Deux années se passèrent ainsi en hésitations, en faiblesses, en concessions aux réformés, qui devenaient chaque jour plus exigeants, en colloques inutiles avec des prédicants bien résolus à ne pas se laisser convaincre. Affiches, écrits, pamphlets se croisaient avec une incroyable profusion, grâce à l'imprimerie. Pendant que les esprits s'envenimaient, Catherine s'appuyait tantôt sur Condé et Coligny, qui l'effrayaient bientôt de leur audace et de leurs prétentions exorbitantes; tantôt sur Guise, que Paris applaudissait avec frénésie et qu'elle s'empressait alors de renvoyer à Joinville. En reculant devant le péril, elle ne faisait que l'accroître; à la fin il fallut le voir en face.

CIII. Condé, toujours en relations avec les réformés étrangers, réunit des troupes, et menace d'enlever le roi à Fontainebleau. Épouvantés, les catholiques les moins chauds se rapprochent; Montmorency et le roi de Navarre lui-même déclarent qu'il n'y a de salut qu'avec François de Guise. La reine se décide à le rappeler. Au premier signal, il part de Joinville avec deux cents chevaux. Sur sa route et presque à sa porte, à Vassy, les huguenots avaient établi un prêche qui ne lui ménageait depuis longtemps ni avanies ni insultes. En passant, il leur demande compte de cette conduite; ils lui répondent par des injures, par des menaces, et un coup

de pierre déchire sa joue. A la vue de son sang, les siens, furieux et ne connaissant plus sa voix, tirent l'épée, cernent les hérétiques dans une grange, en tuent soixante, et en blessent deux cents (1562). Guise poursuit sa route attristé par ce massacre, triste présage de la guerre civile. Son escorte se grossit, et c'est à la tête de deux mille cavaliers que, faisant son entrée dans la capitale, il salue militairement le prince de Condé revenant du prêche avec cinq cents gentilshommes. La ville entière acclame le vainqueur de Metz et de Calais, fièrement campé sur son cheval de bataille, en pourpoint cramoyse, en manteau et toque de velours noir. Encouragés par sa présence, vingt-quatre mille bourgeois s'arment et s'exercent spontanément, ce qui ne s'est pas vu depuis Charles VI. Le roi, ramené à temps, est en parfaite sûreté au milieu d'eux.

CIV. Prévenu dans ses projets, Condé se retire sur la Loire et s'établit à Orléans. Là, ressuscitant les prétentions des grandes villes, il établit un gouvernement fédéral auquel se rattachent Blois, Tours, Lyon, Rouen, etc. Réclamées au nom de la tolérance, les adhésions sont partout extorquées par des minorités violentes, accompagnées du pillage des églises et des tombeaux, et, chose encore plus triste, Condé invoque le secours des Suisses, des Allemands, livre aux Anglais Dieppe et le Havre, et promet de leur rendre leur cher port de Calais. Mais le grand capitaine qui les en a chassés est là pour défendre sa conquête. Maître de Blois et de Bourges, et sur le point d'investir Orléans, il vole sur-le-champ au-devant des étrangers qui envahissent la Normandie, et investit Rouen, qui cette fois les a sans pudeur appelés dans ses murs. Le siège est long, les assauts donnés et repoussés avec acharnement; un assassin essaye de tuer le duc de Guise; en combattant à ses côtés, le roi de Navarre reçoit une blessure mortelle à l'épaule; enfin la ville est emportée et pillée, malgré la promesse que le général a exigée de ses troupes. Toutefois, touché du courage des assiégés, il sauve leur vie et les garantit contre toute poursuite judiciaire (1562).



CV. Pendant ce temps-là, les huguenots avaient reçu de nombreux renforts d'Allemagne, et menaçaient Paris. Guise revient à temps pour mettre la capitale en état de défense, poursuit l'épée dans les reins Condé, qui veut rejoindre les Anglais, le gagne de vitesse, et lui barre le passage à Dreux. Il semble que sur ce petit champ de bataille l'Europe entière doive vider sa querelle : aux lansquenets réformés les catholiques français opposent à l'aile gauche quelques bataillons suisses envoyés par Lucerne, à l'aile droite deux mille Espagnols en passage pour les Pays-Bas ; eux-mêmes sont commandés par le vieux Montmorency ; Guise se tient en réserve avec cinq cents chevaux d'élite. Après deux heures d'hésitation, Condé attaque le centre avec furie, et l'enfonce. Toujours malheureux, Montmorency reçoit une balle dans la mâchoire, et reste prisonnier. Ses troupes se débandent. Dans leur élan, les réformés arrivent jusqu'aux bagages. Mais à droite et à gauche Suisses et Espagnols restent inébranlables, et de temps en temps Guise se dresse sur ses étriers, guettant le moment où le désordre arrivera à son comble. Alors il s'avance au milieu des fuyards : « Allons, » dit-il, tout est à nous ; la bataille est gagnée. » En effet, sous la protection de ses beaux escadrons, qui déblayaient le terrain, le centre se rallie, et forme avec les deux ailes comme un croissant qui de toutes parts se rabat sur l'ennemi. Condé, qui veut arrêter la déroute, tombe de cheval, blessé, et reste prisonnier. Coligny seul parvient à gagner la Loire avec sa cavalerie, laissant sur le champ de bataille trois à quatre mille hommes, son artillerie, ses drapeaux et son général en chef (1562). Les catholiques avaient perdu plus de monde, mais ils avaient la victoire pour se consoler. Le soir, Guise offrit au prince qui avait trahi la France de partager son souper et son lit dans une pauvre maison de paysan, et le captif, que sa défaite empêchait de fermer l'œil, vit son vainqueur dormir sans défiance à ses côtés. Le lendemain, après avoir fait soigner les blessés et enterrer les morts, Guise donna la liberté à dix-sept cents lansquenets allemands, et les

recommanda à sa mère Antoinette, qui les nourrit et les habilla à leur passage en Champagne.

CVI. A la nouvelle de cette victoire, ce ne furent que prières publiques et feux de joie ; car elle sauvait l'État d'un changement de religion. Seule Catherine de Médicis ne la désirait pas, ou la voulait moins complète. Inquiète, mécontente, elle fit tout pour empêcher le siège d'Orléans, qui devait couronner le triomphe des catholiques. Guise ne reçut ni artillerie ni munitions. Mais, ne s'arrêtant pas pour si peu, il passa la Loire, coupa les communications d'Orléans avec le Midi, emporta d'assaut le faubourg du Portereau, et fit ses préparatifs pour l'attaque des îles du pont. Au moment de perdre le boulevard de leur puissance, les huguenots sentirent que ce serait pour eux le coup de grâce, et qu'ils tomberaient dans toute la France à la merci du vainqueur. Ils eurent recours au bras d'un assassin. La veille de la grande attaque, Guise, allant au-devant de sa femme qui arrivait pour le voir, reçut un coup de pistolet parti d'une haie ; il tomba sur le cou de son cheval, percé de trois balles (1563). Porté auprès de celle qui l'attendait, il l'exhorta lui-même à la résignation, la consola d'être involontairement cause de sa mort, la pria de suivre les conseils de sa mère Antoinette et de veiller sur ses jeunes enfants. En bénissant son fils aîné, il lui souhaita d'aimer Dieu par-dessus tout, d'être homme de bien, paternel seigneur, fils tendre et bon frère, ce qui est le nœud de la force. « Ta religion, dit-il à son meurtrier, t'ordonne de me tuer. La mienne est tant plus douce, qu'elle veut que je te pardonne. » Pour dernière nourriture, il reçut la communion, et mourut en pieux chrétien, le 24 février, six jours après sa blessure. Ses soldats le pleurèrent ; l'Europe catholique entière regretta celui qu'elle comparait à Machabée, et sa sainte mère fut fière dans sa douleur d'avoir enfanté un martyr.

CVII. Quant aux huguenots, ils exaltèrent sans pudeur la mémoire de l'assassin, Jean Poltrot, exécuté en place de Grève. C'était un espion aux gages de Coligny, auquel

Guise avait sauvé la vie lors de la conjuration d'Amboise ; sous prétexte de conversion, il s'était fait recevoir à la table de son bienfaiteur ; puis il avait froidement épié le moment de le tuer. Ainsi de même que, sous prétexte de liberté politique, le duc de Bourgogne avait lâchement immolé le duc d'Orléans et accablé la France d'un pouvoir sanguinaire, de même les prétendus champions de la liberté religieuse, non contents d'appeler l'étranger au cœur de leur patrie et d'exercer sur les consciences une cruelle tyrannie, ressuscitaient les doctrines de Jean Petit et osaient se vanter de l'assassinat qui les sauvait.

CVIII. Il venait de mourir à la fleur de l'âge, ce grand homme qui semblait destiné à écraser l'hérésie. Dédaignant de triompher par la force, Dieu avait rejeté son épée, bien que plus pure et plus généreuse encore que celle de Simon de Montfort, et laissait ses ennemis jouir paisiblement des fruits de leur crime. Ses amis étaient dans la stupeur. Trop jeunes pour le venger, ses quatre fils auraient eu besoin encore longtemps de sa sagesse, de sa modération, pour les diriger et les soutenir en ces temps de haine passionnée. Les conditions accordées aux réformés furent aussi belles que s'ils avaient vaincu : libertés partout, c'est-à-dire droit d'exercer leur prosélytisme violent, dominateur, envahissant. Les catholiques, au contraire, furent traités avec une méfiante partialité. La reine refusa de publier les décrets du concile de Trente, trop peu favorables au despotisme royal ; le chancelier de l'Hôpital, pompeux apôtre de la tolérance, mais fort suspect d'ingratitude envers les Guises et de faiblesse pour les huguenots, prétendit soumettre le clergé aux juges laïques et dépouiller l'Église de son antique juridiction. Non content de ces avantages, Coligny revient à la cour avec une escorte menaçante pour la sûreté du roi ; ses gens assassinent un serviteur des Guises ; les pamphlets calvinistes prennent un ton sanguinaire et menaçant. En même temps des troubles sérieux éclatent dans les Pays-Bas ; de la Guyenne la Réforme menace de passer en Espagne. Inquiété dans ses intérêts, Phi-

lippe II, qui jusque-là avait joui des malheurs et des dissensions de la France, ouvre les yeux à Catherine de Médicis sur l'orage qui se prépare, et obtient le passage de ses troupes en France pour aller châtier les Pays-Bas. Les huguenots s'arment pour arrêter les Espagnols, et projettent d'enlever Charles IX, de tuer sa mère, de se saisir des places fortes. C'est à peine si le roi, harcelé par l'ennemi, a le temps de regagner Paris. Éperdu, il rappelle les catholiques, et parmi eux le fils aîné du grand François de Guise, le jeune Henri le Balafre, qui revient d'une guerre contre les Turcs, et qui à quinze ans a charmé l'Allemagne par sa bravoure.

CIX. Condé occupe Montereau, Lagny, Saint-Denis. Maître de la Seine et de la Marne, il veut affamer Paris. Mais les catholiques n'en sont pas réduits à se laisser assiéger. Commandés par Montmorency, ils se déploient entre la Chapelle et la Villette, et offrent la bataille. Condé les attaque avec la même fougue qu'à Dreux, et cette fois le connétable, entouré et déjà prisonnier, tombe mort d'un coup de pistolet. A ce moment, comme à Dreux, le frère et le fils du grand Guise rétablissent tout avec une réserve de cavalerie, et forcent Condé à se retirer vers la Lorraine. C'était double victoire pour Catherine de Médicis, à la fois délivrée des huguenots et du brave Montmorency. Fidèle à sa politique, refusant les secours de l'Espagne et voyant avec plaisir les levées des réformés en Allemagne, elle donna le commandement des armées à son troisième fils, Henri d'Anjou, confident de ses projets et son égal en perfidie. Ce fut sous les ordres de ce chef dangereux, incapable, voluptueux, que le jeune Henri de Guise continua la campagne et passa la Charente. Condé les attendit à Jarnac, et, après un combat furieux, il fut tué au moment où il rendait son épée, tristes représailles que les huguenots n'avaient que trop provoquées (1569). Après la bataille, Henri d'Anjou, trouvant qu'il avait assez renforcé les catholiques, quitta l'armée pour ses plaisirs et noua des relations avec Coligny, qui, librement rejoint par douze mille Allemands, allait mettre le siège devant



Poitiers. La ville eût été livrée à elle-même sans le jeune Guise, qui, désireux de venger son père, s'y jeta avec son frère Mayenne. Coligny était à leurs yeux celui qui avait payé l'assassin; ils brûlaient de le rencontrer sur un champ de bataille. Ces jeunes guerriers, maniant de leurs mains la pelle et la hotte, réparant chaque nuit les désastres de la journée, repoussèrent trois assauts, et firent lever le siège au bout de deux mois. Leur succès fut complété par la victoire de Montcontour (1569).

CX. Lasse de ces guerres, où les catholiques triomphaient toujours, et effrayée des succès des Espagnols dans les Pays-Bas, Catherine de Médicis espéra désarmer à jamais les exigences des réformés en leur accordant non seulement liberté entière de leur culte, mais encore, chose incroyable, quatre places fortes importantes, la Rochelle, Montauban, Cognac et la Charité. Telle fut la paix de Saint-Germain-en-Laye, nouveau triomphe pour les huguenots rebelles qui mettaient l'État en péril, nouvel échec pour les catholiques qui le soutenaient de leur courageux dévouement (1570). Ces deux courtes guerres et la trahison, plus meurtrière que les batailles, avaient moissonné les chefs des deux partis. Sauf le vieux Coligny, réservé pour un autre drame, il ne restait que des jeunes gens sans expérience, les Guises, le petit roi de Navarre et le nouveau prince de Condé. Catherine les appela tous à la cour et les reçut avec force caresses, résolue désormais de décider les choses non plus par le hasard des combats, mais par l'invisible puissance de la ruse. La mort du grand François lui avait servi de leçon; pour l'en débarrasser, un coup de pistolet avait fait plus que vingt campagnes. Il n'en faudrait pas davantage pour venir à bout des autres chefs.

CXI. Quoique bien jeune encore, Henri de Guise, par l'exemple de ses pères et par son caractère ardent, semblait destiné à jouer un grand rôle et à être l'âme du parti catholique. Le duc d'Anjou, jaloux de ses exploits, se chargea de le perdre. Il lui facilita des entrevues avec sa sœur Marguerite, et lui fit espérer la main de cette légère et séduisante

princesse. Guise donna dans le piège, ne voyant pas qu'on se garderait d'un mariage qui doublerait sa puissance. Tout à coup d'Anjou ébruita leur amitié. Dans son caractère irritable, Charles IX voulait d'abord faire périr le coupable; le chef des catholiques n'échappa au danger qu'en épousant à la hâte une veuve protestante: tant dans cette jeune tête la politique l'emportait déjà sur la religion! Quant à Marguerite, elle était destinée à enchaîner un ennemi jugé moins dangereux, le jeune roi de Navarre Henri, qui avec le nouveau prince de Condé formait la tête du parti réformé.

CXII. Cependant, plus ardent que ces jeunes gens, le vieux Coligny se faisait illusion sur les caresses de la cour et sur l'amitié volage de Charles IX; il se croyait à la veille de tenir le pouvoir, formait de beaux plans prématurés contre l'Espagne, et demandait impérieusement des secours pour les réformés des Pays-Bas. C'était prendre un ton trop haut. Catherine le lui fit savoir par deux balles qu'il reçut en revenant du Louvre. Comme il n'était que blessé, elle vint le voir avec ses fils, rejeta le crime sur les Guises, et accabla l'infortuné de tendresses, en attendant qu'elle pût l'achever. Les huguenots ne s'y laissent pas prendre, et, sachant d'où vient le coup, ils s'arment pour venger leur chef. Jusqu'où n'ira pas leur exaspération? Il faut à tout prix les prévenir. Dans son épouvante, Catherine conçoit le projet de les égorger tous. Après une heure et demie de lutte, elle étouffe les scrupules et arrache l'assentiment du faible Charles IX. Elle fait venir le prévôt des marchands, lui ordonne de fermer les portes de la ville et de faire veiller les bourgeois en armes dans leurs quartiers. Puis elle offre au jeune Henri de Guise le commandement de ses troupes pour la nuit qui va venir. Incapable de sonder les replis de cette politique diabolique, Henri n'est pas assez grand pour refuser l'occasion d'une misérable vengeance. Il accepte, dans une seule pensée, celle de tuer Coligny, cet odieux rival de son père, dont il n'a pu obtenir ni duel ni justice. Le jour de la Saint-Barthélemy, à trois heures de la nuit, au son du tocsin, il sort du Louvre

et entre chez son ennemi, qui, surpris dans son sommeil, tombe percé de mille coups. Le cadavre est précipité par une fenêtre; Guise le reconnaît à la lueur des torches: c'est bien lui; son père est vengé. Satisfait, il rentre dans son hôtel, laisse les ordres de Catherine s'exécuter, et, redevenu plus digne de ses aïeux, donne asile chez lui à des femmes, à des enfants, à plus de cent gentilshommes réformés que poursuivent les bourreaux. En effet, dans tout Paris la multitude déchainée se ruait sans pitié sur les hérétiques désignés à sa colère. Au nom du roi, elle enfonçait leurs portes, égorgeait des familles entières, et dépouillait jusqu'aux morts. Au Louvre, ce massacre avait été froidement organisé; le prince de Condé et le roi de Navarre y furent épargnés à condition qu'ils iraient à la messe; ils virent leurs propres lits inondés du sang de leurs serviteurs. Le carnage dura deux jours, et fit au moins deux mille victimes (1572). Propagé en province par des ordres secrets, il ne trouva que trop d'instruments jaloux d'imiter Paris. Pourtant çà et là de moins lâches gouverneurs refusèrent noblement d'en partager la triste gloire.

CXIII. Un moment étourdi par la menace d'un péril imaginaire, Charles IX, au récit de cette tuerie, fut frappé d'une morne stupeur. Pendant ses nuits sans sommeil, les cadavres des victimes lui apparaissaient hideux et sanglants; le jour, il restait comme pétrifié, sans goût pour les plaisirs et pour les chasses qui passionnaient sa jeunesse. La mort seule devait bientôt terminer cette langueur. L'Hôpital prit du chagrin, en voyant porter ce coup fatal à ses idées les plus chères. Qui-conque n'avait pas perdu tout sentiment d'honneur et d'humanité déplora ce crime sans nom et heureusement sans exemple. Les Espagnols eux-mêmes désapprouvèrent cette fiévreuse cruauté, bien différente de la guerre persévérante, mais sincère, qu'ils poursuivaient contre l'hérésie. Les réformés se sentirent relevés par une trahison qui, effaçant leurs plus odieux excès, les érigeait en martyrs. Chose surprenante, ils venaient d'être frappés par celle qui jusque-là les avait protégés, par la reine qui, au nom de la tolé-

rance et de la liberté religieuse, avait renversé le pouvoir de François de Guise et constamment desservi la cause de l'Église. Vainement voulut-elle rejeter sur les catholiques l'horreur de cet attentat, et, par un calcul infâme, vouer leur chef, le trop docile Henri de Guise, à l'exécration et à la vengeance des calvinistes. Personne ne s'y trompa; et aujourd'hui encore, usant d'une juste sévérité pour les partisans d'une religion toute pacifique, la postérité flétrit sans doute le meurtrier de Coligny; mais elle réserve son mépris, son aversion, son dégoût pour l'indifférente et perfide Catherine de Médicis.

CXIV. Au lendemain de la Saint-Barthélemy, cette femme sans cœur reprit avec un calme incroyable ses combinaisons politiques, et tendit aux réformés une main encore teinte du sang de leurs frères. En France même, leur exaspération était trop grande; ils avaient spontanément pris les armes, et il leur fallait au moins quelques mois pour se rassurer et pour faire la paix. Au dehors, les impressions étaient moins vives; les esprits étaient habitués à ces moyens violents, et Catherine resta en relations intimes avec les hérétiques du continent et de l'Angleterre. En Pologne, la dynastie des Jagellons venait de s'éteindre; les nobles, en partie calvinistes, avaient accordé à l'hérésie liberté pleine et entière; rétablissant le régime électif, ils proposaient la couronne au premier prince qui gouvernerait selon leurs fantaisies, et maintiendrait la tolérance religieuse. Catherine leur envoya son fils Henri d'Anjou, confident et complice du massacre des huguenots, et le fit élire grâce aux voix des dissidents. En même temps la Hollande, révoltée contre l'Espagne, sentait la faiblesse de son système fédératif et le besoin d'une autorité forte et concentrée: la reine lui offrit son second fils, d'Alençon, qu'elle proposait aussi comme mari à l'Anglaise Élisabeth, mais qu'une mort prématurée devait dérober à ses rêves d'ambition.

CXV. La dynastie française de Pologne n'eut guère plus de réalité. Charles IX ayant succombé à sa langueur et ne laissant pas d'enfants, son frère Henri s'esquiva furtive-